

33EMES RENCONTRES INTERNATIONALES DE LA PHOTOGRAPHIE D'ARLES

Martin Parr insuffle à Arles l'horreur tranquille du monde

Article paru dans l'édition du 06.07.02

Les Rencontres internationales de la photographie invitent Josef Koudelka et Martin Parr : deux regards, l'un acide, l'autre mélancolique, sur les hommes et la vie. Martin Parr reçoit chez lui, à Bristol, à deux heures de train de Londres, c'est-à-dire nulle part. Comprenez : sa maison étroite de style géorgien, sur cinq niveaux, est collée à des dizaines, identiques, couleur pastel. Il roule en Saab discrète, possède un chien, est marié à Susie, est le père d'une adolescente scotchée à la télévision. On le joint sur le téléphone portable ou par mail. Il aime le football. Il boit du thé, de la bière, du vin. Il part en vacances. Rien dans les vêtements et le mode de vie, hormis des sandales de moine, ne distingue ce grand échalas au sourire insolent de la classe moyenne britannique, donc mondiale, partout dupliquée sur la planète, au point d'être trans- parente.

Il se trouve que Martin Parr est un des plus grands photographes vivants. A ce titre, il est l'invité des 33es Rencontres de la photographie d'Arles. Son oeuvre est surtout à découvrir dans un livre époustouflant publié lors de sa rétrospective, au printemps, à la Barbican Gallery de Londres. Une maquette originale, riche en documents variés et annexes, retrace trente ans d'un parcours qui impressionne par sa cohérence. Son oeuvre ? Ses semblables. Le sujet est de ceux qui font fuir les photographes, préférant les extrêmes, les damnés de la terre surtout. Or Martin Parr est l'artiste qui a le mieux compris - et saisi - une mutation fondamentale du monde : le passage d'une économie de production industrielle à une société de services, dominée par les produits culturels, les loisirs, le tourisme, la télévision, Eurodisney, les jeux vidéo, l'informatique, les centres commerciaux. Et, bien avant les polémiques sur la mondialisation, il a montré comment les modes de vie et de consommation se standardisaient. féroce comédie humaine

Son dernier livre - il a publié une trentaine d'ouvrages depuis Home, Sweet Home (1974), précurseur de l'oeuvre -, similaire à un annuaire téléphonique, est une compilation de personnes, de Tokyo à Paris, le portable rivé à l'oreille. Il enrichit ainsi sa Comédie humaine, à la fois drôle et féroce, dont les échantillons sont la décoration intérieure, la relation à la voiture, les usagers et clients, la nourriture industrielle, les vacanciers sur une plage-poubelle, les tour-opérateurs, les chariots débordant de cannettes de bière. « Il y a quinze ans, j'ai quitté la Liverpool ouvrière pour vivre dans la classe moyenne, que je voyais devenir dominante », dit Martin Parr, attablé devant une bière ambrée. « Le photographe documentaire doit réduire le fossé entre la vie au quotidien et son travail. » Il est une star de la photographie, il a réalisé des documentaires pour la télévision, mais ce n'est pas suffisant pour être célèbre à Bristol. Les fiertés locales sont musicales : Massiv Attack, Tricky ou Portishead, inventeurs du Bristol Sound, que Martin Parr a vu débiter au Thekla, un bateau amarré aux docks. Le port, dopé par le marché aux épices et aux esclaves, a perdu sa splendeur. Son industrie aussi.

Parr habite le quartier chic de Clifton, « celui des artistes et intellectuels ». Il explique : « La richesse de l'Angleterre, aujourd'hui, ce sont les services, les ordinateurs, la télévision, les jeux et loisirs. Thatcher a transformé le pays. Elle a tué l'industrie, les usines et les raffineries. Elle a compris que l'on ne pouvait lutter contre la concurrence asiatique. Je détestais Thatcher. Mais, si j'ai horreur de l'admettre, et en dépit de ses choix, elle a eu raison. Quand une mine ferme, tout le monde s'en fiche. Ken Loach, dans son film The Navigators, montre les effets

effrayants de la privatisation des chemins de fer. Je le respecte profondément, mais il est plus radical que moi. »

Parr photographie bien plus que les coutumes anglaises. « Je montre la globalisation des modes de vie. Quand je photographie des emplacements de parking - un projet conceptuel avec des images idiotes -, c'est une façon de dire que les gens cherchent leur place, une identité disparue. » Il suit un protocole, se rend sur le lieu le « plus pertinent de l'époque ». Puis il accumule les images comme l'écran digère les données informatiques. « Ça n'a rien à voir avec une errance. » Il trouve stupide le téléphone portable, mais il en possède un. « Je photographie mon hypocrisie et celle de ma société. Le tout est d'en être conscient. Je suis un touriste, et je sais ce que les touristes détruisent. Je deviens riche, et je sais que l'excès de richesse va tuer la richesse. »

Séduit par ce qu'il dénonce, transformant parfois l'homme en animal robotisé, il est traité de cynique. Notamment dans sa propre agence, Magnum, où Cartier-Bresson, gardien du temple d'une photographie empathique, a été sévère. « Il a dit que je venais d'une autre planète. Martine Franck, sa femme, l'a persuadé que je n'étais pas cynique, mais je suis convaincu qu'il n'en pense pas moins. Nous sommes tous deux attristés par le monde moderne, mais, moi, je préfère m'y confronter. » distance au monde

Il y a une fêlure chez Martin Parr, visible dans sa façon de rester distant. Elle provient d'un long travail, dans les années 1980, sur une chapelle non conformiste, hors de l'Eglise anglicane. Il photographiait et organisait des projections, sa femme enregistrait des témoignages et donnait des conférences. « Nous ne faisons pas un travail religieux. A la fin, on s'est disputés avec le responsable, qui a cru qu'on lui volait son église. J'ai depuis la conviction que le photographe ne doit pas s'impliquer, mais rester un outsider. Depuis, aussi, je privilégie les phénomènes qui sont à leur pic, pas sur le déclin. »

De là vient aussi sa distance vis-à-vis des photojournalistes. « Ils traitent la guerre, la famine, les SDF, une usine qui ferme, le sida, la prostitution, la drogue. Toutes ces choses ne représentent que 1 % de ce qui nous entoure. Je m'intéresse aux 99 % restants. Changer le monde est une des illusions qu'ils entretiennent. Ils donnent d'eux une image héroïque, en font des tonnes en dramatisant leur sujet. Je n'ai aucun désir de changer le monde. Je veux le comprendre. Le photographe doit faire partie du monde qu'il photographie. C'est mon cas. Trop de photojournalistes parlent de leur sujet comme des étrangers. »

Martin Parr place sa générosité ailleurs. Elle surgit en entrant dans sa maison, en partageant son quotidien. Plein de photos sont au mur, aucune de lui. Il y a Tony Ray-Jones, Tom Wood, Paul Fusco, Sander, Winogrand, Walker Evans, Stomholm, Larrain, Paul Seawright, Struth, Chris Killip, les Becher. Sa connaissance de la photo est encyclopédique. Il parle avec chaleur de ses anciens étudiants, Seawright et Tillmans en tête. Il en a aidé beaucoup. Il en parle comme il photographie : sans pathos, sans mièvrerie, sans sentiment. Pour mieux voir et comprendre.

MICHEL GUERRIN